

En chair et en os

1

Allongé les yeux grands ouverts, je fixe le plafond. Sa blancheur éclatante me renvoie des éclairs violents qui viennent exploser mes pupilles avant d'aller s'écraser au contact de mon cerveau mou. Je ferme les yeux, trop douloureux. J'écoute le silence, respire profondément et ouvre de nouveau les yeux. Cette fois-ci, les éclairs sont moins virulents, mes pupilles soulagées s'offrent même le luxe de repérer une lézarde dans le plafond. D'une couleur douteuse, elle permet à ma vision de se reposer un instant. Je la suis des yeux sur toute sa longueur. Elle ressemble à un fleuve qui irait se jeter dans la mer. Sinueuse, large par endroits, étroite à d'autres, les contours irréguliers, et finissant par être engloutie par le plafond dans lequel elle disparaît en fin de course.

Les murs sont blancs eux aussi, crayeux, tout comme les draps sur lesquels je repose. Toute cette luminosité me donne la nausée. Ma langue est chargée d'une pellicule de plâtre qui m'empêche de déglutir. Mon estomac est aussi lourd qu'un bloc de marbre de Carrare en attente d'être travaillé pour se

transformer en statue. Mon esprit tournoie, telle une mini-tornade qui m'aspire dans son ventre pour me dévorer de l'intérieur. Sentiment d'être chez moi tout en étant hors de moi. Que m'arrive-t-il ??

Ne pas céder à la panique, surtout, ne pas céder à la panique. Respirer profondément, intensément, afin de calmer les battements de mon cœur qui s'emballent jusqu'à tambouriner dans ma tête ainsi que dans chacune de mes veines, au rythme d'une danse africaine, de plus en plus frénétique. J'inspire, j'expire. Je respire et les battements s'éloignent, la mini-tornade avec eux.

C'est à ce moment-là qu'une femme entre dans la pièce. Bizarre, je n'ai pas repéré de porte, et je n'ai rien entendu. Il faut bien avouer qu'avec le tourbillon qui vient de m'étreindre, il est possible qu'elle ait échappé à mon regard. La femme s'approche. J'essaie de lui parler, de l'interroger pour obtenir des informations : où suis-je ? Pourquoi suis-je ici où rien ne me semble familier, qui est-elle ???? Le silence est là, lourd, à la fois brutal et apaisant. Seule ma volonté de parler existe, se dressant entre cette femme et moi. Les mots sont absents, ils demeurent muets. Je la regarde, elle ne me

voit pas. Je veux lui parler, je n'y parviens pas. Mes questions sont oralisées et restent en moi comme un secret dont les mots mêmes ne sauraient être prononcés. Elle regarde avec attention une étiquette accrochée à mon pied droit et prend des notes. Ses yeux sont gris acier et ne semblent pas refléter la moindre émotion. Son visage est figé, concentré. Une beauté glaciale et inaccessible.

A mon tour, je jette un coup d'œil sur l'étiquette accrochée à mon gros orteil :

Edmond Gérardmer, 13 juin 1935 - 15 avril 2000

Bon sang !! J'ai déjà vu des informations similaires à celles-ci, quand je travaillais pour le journal à la rubrique nécrologique... et dans les cimetières !! Si c'est une blague, elle est de très mauvais goût ! Sortir. L'idée s'impose... Je dois à tout prix SORTIR D'ICI !!! Cette femme ne m'est d'aucune utilité, elle agit comme si je n'existais pas. Je dois partir, il faut que je comprenne !

Je me lève et me dirige dans la direction que vient d'emprunter la femme pour sortir de la pièce. La porte... La porte devrait être ici mais elle n'y est pas. Concentre-toi... il a bien fallu qu'elle entre dans la pièce, ok ? Ce fait est indiscutable. Allons, reprends-toi. Il faut que tu trouves une clenche. Tout est blanc, la clenche serait-elle blanche, elle aussi ? Si tel est le cas, avec la vision qui est la mienne en ce moment, il vaudrait sûrement mieux que je me fie à un autre de mes sens.

Mes mains frôlent le mur à l'endroit par lequel la femme est entrée...et ressortie. Je commence par tâter le mur à ma hauteur, puis plus haut, plus bas, à gauche, à droite. Rien.

Dubitatif, je retourne m'allonger sur le lit afin de revivre l'entrée de la femme. Je la vois à présent très distinctement entrer par la porte, à l'angle de la pièce. Je me déplace dans cette direction. De nouveau le néant. Pire encore, mes mains caressent le mur à la recherche de la clenche perdue, ou plus exactement inexistante, et mes doigts s'enfoncent dans le mur. Pas jusqu'à disparaître, non...j'effleure du tissu blanc,

bombé par endroits, meuble au toucher. Je jurerais que le mur était lisse la première fois où j'ai posé ma main dessus ! Mon sens du toucher serait-il aussi peu fiable que ma vision ?

Je jette un regard en arrière en espérant trouver des réponses. La pièce est égale à elle-même : le lit bordé d'une armature métallique blanche, les draps blancs impeccablement lissés, les murs...que je croyais lisses eux aussi ne le sont plus. A présent, je réalise qu'ils sont tous bombés et revêtus de ce tissu mielleux et adipeux dans lequel mes doigts s'enfoncent. Je retire vivement ma main. J'appelle à l'aide, je crie, je HURLE, la conscience affolée engloutie par la spirale infernale de la panique. Je veux être vu, je veux être entendu !!

Tout cela ne peut être qu'un cauchemar. C'est ça, c'est sûrement ça, ça ne peut être que ça ! Rien ne peut ressembler à ça dans le monde réel, n'est-ce pas ? Eh bien, puisque je dors, autant me remettre au lit et attendre, je vais bien finir par me réveiller n'est-ce pas ? Je m'allonge et décide de piquer un petit somme réparateur pendant mon sommeil. Même s'il arrive que l'on fasse plusieurs fois le même rêve dans sa vie, on ne peut tout de même pas faire deux fois le

même rêve au cours d'une seule et unique phase d'endormissement.

Occupé par cette pensée, je ne réalise pas qu'il est très rare, pour ne pas dire impossible, de décider de dormir pendant son sommeil...

Je dors, mon esprit vagabonde et me transporte au journal, « The Nightfall ». Arrivé aux Etats-Unis à l'âge de cinquante ans, ce pays était à présent le mien. Je travaillais au journal depuis dix ans, après avoir été pigiste pendant de longues années, le Montana m'avait donné ma chance.

Divorcé depuis huit ans, Sylvia avait refusé de me suivre dans le Montana et était restée en France où elle avait rencontré quelqu'un d'autre. J'ai espéré pendant deux ans qu'elle finirait par venir me retrouver quand elle m'a annoncé par téléphone qu'elle avait rencontré « l'homme de sa vie ». Mes problèmes de santé, et il faut bien l'avouer, les difficultés à vivre mon divorce m'ont contraints à prendre le large avec mon boulot de journaliste affecté à la rubrique nécrologique. J'ai commencé par avoir du mal à digérer. Les aliments, la solitude, la dépression, je ne digérais plus rien. Les potes

disaient gentiment que je prenais de l'âge. Puis j'ai remarqué que mes selles étaient revêtues de sang. Une œuvre d'art, vraiment ! Le temps de me décider à passer quelques examens, en fait j'ai laissé traîner l'affaire jusqu'au point de quasi non-retour, le diagnostic est tombé, implacable : cancer colorectal phase trois. Un couperet qui traverse le corps de haut en bas.

Alors, la chimiothérapie a débuté, elle a envahi la moindre parcelle de mon corps. Mes cheveux m'ont quitté, les nausées m'ont harcelé et la fatigue m'a habité. J'étais devenu son hôte. J'ai tenu tant que j'ai pu au journal jusqu'au jour où le rédacteur en chef a fini par me dire de rester chez moi pour me reposer, temporairement.

Au début, l'inactivité était pesante et puis, avec le temps, je me suis habitué. A l'appartement, je continuais à rédiger des nécrologies pour des personnes célèbres, comme j'avais appris à le faire au journal. Si par miracle j'étais en mesure de reprendre du service, je n'aurai pas perdu la main. Et puis, il fallait toujours avoir une longueur d'avance sur les concurrents, alors préparer les articles pour des personnes célèbres avant qu'elles ne passent l'arme à gauche était une

nécessité si l'on voulait être le premier sur le coup. C'était plutôt amusant d'imaginer les multiples façons dont une célébrité pouvait dire adieu à notre monde. Les scénarii étaient nombreux, pas le temps de s'ennuyer. Et je dois avouer que je suis doué dans ce domaine.

Je me revoyais dans l'appartement, derrière l'ordinateur. Je ne sortais quasiment plus. Les seuls « amis » que j'avais étaient des collègues, et ceux-ci avaient disparu de ma vie petit à petit. De moins en moins de visites, de moins en moins de coups de téléphone et pour finir...encore et toujours la solitude.

Pour y avoir passé un temps indéfini, je connaissais mon appartement par cœur : trois pièces dont une cuisine, une chambre et un salon. Le tout meublé dans des couleurs chaudes : du rouge, de l'orange et du jaune. Des couleurs qui apportaient de la lumière et de la chaleur, pour pouvoir se sentir en été toute l'année. Mais dans mon rêve, les couleurs que j'avais tant aimées étaient éteintes, devenues ternes car recouvertes de poussière. L'appartement semblait ne plus chatoyer, ne plus respirer.

Un sentiment de malaise m'envahit à la vue de ce spectacle. Le canapé rouge, ce même canapé dans lequel je m'étais blotti pendant de longues heures, paraissait rétréci, me jetant un regard hargneux, vindicatif. Ma chambre était en ordre mais l'armoire, postée à l'entrée, me regardait d'un air réprobateur, tel un intrus : que fais-tu là ?

A la cuisine, la radio avec laquelle j'avais partagé tant de moments fredonnait une chanson que j'ai eue du mal à reconnaître de prime abord. Le titre était éloigné et il me fallut faire un violent effort pour le ramener à moi. Quelques notes et paroles me parvinrent plus clairement alors que je m'approchais :

*« I close my eyes,
only for a moment, and the moment's gone
All my dreams,
pass before my eyes, a curiosity*

*Dust in the wind,
All they are is dust in the wind...»*

Le titre me revint : « Dust in the wind » du groupe Kansas.
Une chanson des années 70 que j'avais beaucoup... La
sonnette de la porte d'entrée retentit.

3

Tandis que j'émergeais lentement des volutes embrumées
fabriquées par mon cerveau lors de cette semi-mort qu'est le
sommeil, l'événement pour le moins insolite se reproduisit :
on sonnait à la porte. Je m'interrogeai :

Devais-je répondre ? Pouvais-je répondre ? ?

Encore imprégné de mon cauchemar, vous vous souvenez ?,
j'observe mes pieds et constate qu'aucune étiquette n'est
accrochée sur mes orteils. Qu'est-ce que je vous disais ? Un
cauchemar, rien de plus, rien de moins ! Répondre ou ne pas
répondre ? La réponse méritait que je m'y attarde un instant.
Le fait était insolite à plus d'un titre.

En effet, personne ne s'était plus donné la peine de venir
appuyer sur la sonnette depuis trois ans. De plus, les piles
avaient rendu l'âme depuis... je ne sais plus exactement et je

n'avais pas fait l'effort de les remplacer. Pour qui, pourquoi ? La concierge m'avait informé de ce petit désagrément. Elle s'inquiétait pour moi. Étrange.

La seule personne, le seul être humain qui s'inquiétait pour moi : la concierge. Une personne familière que je croisais autrefois tous les jours et qui restait cependant une parfaite inconnue. Était-elle venue à mon insu remplacer les piles défectueuses ? Le boîtier est placé à l'extérieur. Son inquiétude la poussait à venir toquer à ma porte au moins une fois par semaine.

La sonnette ! Pas la concierge. C'est sur la sonnette que je dois concentrer toute mon attention. Le timbre retentit à nouveau avec insistance. Je pourrais peut-être jeter un coup d'œil par le biais de Big Brother. C'est comme cela que je nomme le judas. J'ai lu ce roman de George Orwell lorsque j'étais au lycée. Ce monde m'avait alors semblé impossible. Aujourd'hui...

L'idée fait son chemin. Je me lève péniblement du lit et me dirige jusqu'à la porte, tel un chat, sans faire un bruit. Le lit est impeccable, les draps sont lisses comme l'horizon et l'oreiller rond semble me supplier de revenir. Je ne l'écoute

pas. Rien ne bouge. Je déplace le plus silencieusement possible le cache posé sur l'œilleton afin d'être le plus discret possible. Son contact métallique glace mes doigts. Je pose mon œil contre la porte, gelée elle aussi. Je reste cependant bien calé dessus et je m'appuie encore un peu plus. Rien ! Le tunnel m'offre un champ de vision restreint et flouté. Seul le contact glacial de la porte sur mon visage me parvient. Je tente d'élargir mon champ de vision au maximum.

Rien devant...

Rien à gauche...

Rien à droite...

De nouveau la sonnette. Stupeur ! Incompréhension. Je me colle encore un peu plus à la porte, retenant ma respiration, comme si l'Autre pouvait l'entendre. Rien ! L'idée folle me vient alors de coller mon oreille contre la porte. L'Autre n'a peut-être pas pensé à retenir sa respiration... Je n'entends rien. Je décide alors d'ouvrir la porte. Ma respiration saccadée a pris possession de tout mon être. Je ne suis plus qu'un souffle. Pendant quelques secondes, j'aperçois une silhouette aux contours improbables et cependant familiers. Après avoir regardé à travers l'œilleton, il se peut que ma vision ait

été kaléidoscopée. Serait-ce la concierge ? Peu à peu, ma vision devient plus nette.

Je regarde la silhouette, fixement ; elle fait de même. Nous sommes face à face. Le temps s'arrête. Alors que le temps est suspendu, j'aperçois distinctement le sonneur :

celui qui se trouve en face de moi ;

celui qui me regarde ;

l'Autre, c'est Moi !

« Il est temps pour nous de partir », dit-il.

Partir ? Où ça ??? Je suis chez moi ici... Je recule d'effroi. Mes muscles sont paralysés, mon cerveau vidé m'intime de rentrer dans l'appartement au plus vite. L'espace d'une seconde interminable, je reste figé sur le palier, jusqu'à ce mon corps m'obéisse. Je me rue dans l'appartement, claque la porte de toutes mes forces et referme le verrou dans la seconde. Je reste là un bon moment, adossé à la porte, afin de récupérer. Quand enfin je parviens à me remettre quelque peu de cette expérience hallucinante, je décide de retourner dans la chambre afin d'y voir plus clair. J'approche du seuil...mon lit est blanc, les murs de mon appartement sont

d'un blanc crayeux ; mes yeux se lèvent malgré moi et observent le plafond. Ils s'attachent alors à observer une lézarde d'une couleur douteuse.

Sous le choc, mes jambes vacillent, je perds pieds. Ma main droite tente de me rattraper avant la chute, et se pose sur le mur de la chambre...mes doigts s'enfoncent dans un tissu molletonné et bombé, mielleux et adipeux. Mon regard se dirige lentement vers ma main. Elle semble faire partie du mur, même couleur, même texture, je discerne à peine mes doigts. En la retirant, j'entends comme un bruit de succion. Je parviens jusqu'au lit, je m'étends. Je tente de reprendre ma respiration, en vain. J'aperçois sur la table de chevet, un exemplaire de «The Nightfall», daté du 16 avril 2000. Je le saisis afin de toucher la réalité, pour me rassurer, reprendre mes esprits, revenir. Sentir l'odeur du papier, de l'encre, le froisser dans mes mains et l'entendre vivre à travers les frictions criardes des pages entre mes doigts. Je me détends peu à peu au toucher des feuillets familiers et bienfaisants. Machinalement, j'ouvre à la page de la rubrique « Nécrologie » ; un article encadré attire mon attention :

Edmond Gérardmer, 13 juin 1935 - 15 avril 2000

Agé de soixante-quatre ans, notre regretté collègue journaliste de presse s'est éteint des suites d'un cancer colorectal dans la nuit du 15 avril 2000. Ses obsèques auront lieu le 19 avril 2000, au Central Montana Crematorium.

Valérie Zimmermann



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported License](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).